le moment où Kossuth arrivait, à Widdin, sous le coup des propositions qui avaient été faites par des particuliers.

» L'asile accordé par le gouvernement ottoman aux réfugiés hongrois n'a pas été *conditionnel*. En encourant, le 17 septembre, la rupture des relations avec la Russie et l'Autriche, le Divan ne se préoccupait pas de la religion professée par les réfugiés.

» Il est vrai qu'à Widdin, le 15, et ensuite le 21, on avait fait des propositions d'abjuration aux exilés, mais non point de la part du gouvernement ottoman, c'était de zèle mahométans qui voulaient exploiter la situation des réfugiés. Réchid-pacha n'en avait même aucune connaissance. Kossuth a donc été induit en erreur, et, certainement, après avoir appris la conduite du Divan à l'égard de lui et de ses 5,000 compagnons, il sera regretté sa lettre à lord Palmerston, qui jetait de l'odieux sur le gouvernement ottoman, au moment où il se trouve avoir le plus besoin de l'appui de l'Angleterre.

» Quant à la publication de cette lettre, quelque si circonstance la plus fâcheuse, nous supposons qu'elle n'est pas du fait de Kossuth : nous sommes à peu près certains qu'elle n'est pas non plus du fait de l'agent hongrois à Londres, M. Pulsky. Le *Daily-News* a un correspondant à Widdin, et par ce correspondant il aura reçu communication d'un document dont la publication lui aura sans doute paru une trop bonne fortune pour s'en priver. »

On approche, à Londres, de l'époque fixée pour les meetings hebdomadaires de l'Association nationale pour la réforme financière et parlementaire. Les partisans de la réforme se promettent beaucoup de l'agitation dirigée par cette association ; mais jusqu'à ce jour, on est obligé de reconnaître qu'elle n'a pas fait de grands progrès bien qu'elle ait à sa tête des hommes d'une importance politique incontestable, tels que les Cobden, les Sugent, les Dudley Stuart, les Hume, etc.

Le système de M. Cobden, qui consiste à réduire de 250 millions de francs les dépenses de l'État, rencontre bien de vives sympathies chez les chartistes et chez les radicaux ; mais la majorité de la partie intelligente de la nation n'admet pas la possibilité d'une pareille réduction et se contente de 30 millions d'économies proposées l'année dernière par le gouvernement et votées par le parlement. Parler aujourd'hui de réduire les forces navales de la Grande-Bretagne, une motion fort peu populaire, même à Manchester, à Leeds ou à Birmingham, où les amis de la paix comptent le plus grand nombre de leurs adhérents.

Le conflit qui vient de s'élever entre l'Angleterre et les États-Unis, au sujet du territoire des Mosquitos, semble avoir repris une gravité qu'il nous paraissait avoir perdue, sur la foi de correspondances de New-York. Nous croyons utile de faire connaître la manière dont il est appréciée par un journal de Londres, le *Daily-News*, qui a beaucoup d'action sur l'opinion publique pour les questions extérieures. Nous nous exposons à l'origine historique des droits que s'attribue le gouvernement britannique, protecteur des Indiens-Mosquites depuis le temps de Charles 1er. Il reconnaît cependant que la question n'est pas là.

« Comme d'habitude, dans les différends de cette espèce, dit-il, ce ne sont pas les intérêts de la justice et les droits des parties contendantes qui forment le point réel de la dispute. Les Mosquites et les Nicaraguans ne sont que les clevaux de bataille sur lesquels montent l'Angleterre et les États-Unis. La vérité est que, dans les deux pays, on a reconnu que le transit de l'isthme de Panama ne pouvait se faire que le long de la côte du Sud de Jean et du lac de Nicaragua, et les deux parties désirent ne pas laisser à l'autre la possession et le monopole de ce passage.

» Ceci met la dispute sur un terrain plus important et plus sérieux que celui des droits des Mosquites et des Nicaraguans, et les différences de langage, même de ton, entre le gouvernement des États-Unis hâtent probablement pour eux avec autant de ténacité qu'ils en ont mis dans l'affaire de la Colombie. Maintenant, avec tout le respect possible pour les intérêts de la Grande-Bretagne, nous ne pouvons penser qu'ils l'obligent à se faire le gardien de ce grand passage de l'isthme de Panama. L'intérêt du monde maritime est que le canal soit ouvert, reste ouvert et ne soit sous la main d'aucune puissance. Les prétentions rivales de l'Angleterre et des États-Unis donnent à toutes les puissances le droit et même l'occasion d'intervenir. Après tout, personne ne réalise ne peut réclamer la ligne du passage. La Grande-Bretagne a le prem er et le meilleur droit, peut-être ; mais elle se donnerait tort en prétendant le conserver exclusivement. Si le passage est la propriété de l'Angleterre ou des États-Unis, les propriétaires peuvent le fermer quand il leur plaira.

» Cette ligne de transit devrait devenir la propriété du monde, ouverte à tous, maintenue par tous, au moins par les puissances maritimes. La France, l'Angleterre, la Russie, la Hollande et l'Espagne, toutes intéressées à ce que le plus court passage qui conduit à l'Océan Pacifique soit ouvert, devraient se coaliser, et, d'accord avec les États-Unis, entreprendre cette grande œuvre, en décidant que le territoire traversé par le canal est neutre, ne peut être ni saisi ni monopolisé. Nous sommes certains que l'Angleterre se prêterait avec empressement à cet projet.

Les deux chambres prussiennes continuent à s'occuper de la révision de la Charte. Les discussions à ce sujet, ne présentent rien de saillant.

Le traité du 30 septembre (*voir notre dernier numéro*) par lequel l'Autriche et la Prusse se partagent l'exercice du pouvoir central en Allemagne, est jugé diversement suivant les disposition dominantes dans les divers pays. A Berlin, on s'est montré satisfait, et il semble qu'on ait raison de s'en féliciter au point de vue des intérêts particuliers de l'Autriche, à Berlin, on en est aussi très content, et ce contentement paraît fondé sur une illusion, car on se flatte que la Prusse centralisera toute la force du nord, et, malgré l'opposition déterminée du Hanovre et de Saxe, réalisera la fondation de l'État fédératif. Dans la Prusse rhénane, où l'on s'intéresse beaucoup moins aux destinées de l'État prussien qu'à l'unité allemande, le traité est jugé comme une véritable abdication de la Prusse et comme un abandon de la politique du roi Frédéric-Guillaume a proclamée en mars 1848. A Francfort, on trouve que la Prusse a livré l'Allemagne et dans le midi, les *wattarres* comme les *partoularistes* se prononcent également contre le traité. Enfin l'on fait renaître partout que les petits États sont, par la création d'une commission centrale où la Prusse et l'Autriche ont seules des représentants, privés de leur droit comme États indépendants. Il y a donc peu de chances que ce traité produise du bien, et même quelque doute qu'il soit accepté par les membres secondaires de la confédération.

Nous terminerons notre excursion politique en disant que le Danemark vient de faire, dans la question des duchés, une concession qui ne manque pas d'importance. Il a consenti à ce que les ordonnances de la commission administrative fussent promulguées à l'avenir au nom du roi de Danemark, en sa qualité de duc de Schleswig. En échange de cette concession, le Danemark a obtenu la restitution du beau navire le *Gefion*, pris, on le sait, par les Allemands, dans la rade d'Eckernforde.

Nous n'avons rien à dire de la situation de l'Italie, dont nous voudrions bien pouvoir constater l'amélioration.

A Naples un *in-folio* de 28 pages imprimé à l'imprimerie royale de cette ville vient de paraître sous le titre :

« Statistique de tous les emplois et charges dans l'ordre politique, judiciaire et administratif, et des traitements qui leur sont respectivement assignés pour l'exercice du pouvoir temporel du Saint-Siège en 1848. »

De ce relevé général qui résume toute cette statistique il résulte qu'il y a dans l'Etat 109 places occupées par les ecclésiastiques. . . . . et 5,059 par des laïques.

Les 109 fonctionnaires ecclésiastiques réunis à 134 aumôniers des prisons, en font 243, touchent 190,310 écus romains ; les 5,059 laïques touchent 1,186,194. Les emplois *purement* ecclésiastiques sont au nombre de 477 dont 161 payés 36,120 écus, occupés pas des ecclésiastiques, et 316 payés 61,835 écus, occupés par des laïques.

Ainsi dans l'état pontifical il y a 5,779 fonctionnaires coûtant au Trésor 1,474,566 écus ; 404 sont ecclésiastiques et coûtent 226,438 écus ; 5,375 sont laïques et coûtent 1,248,030 écus. 109 ecclésiastiques seulement occupent des fonctions de l'ordre temporel.

En présence de chiffres authentiques, il n'est pas juste de croire ou de répéter comme certains journaux, que l'administration des États Romains est livrée exclusivement au clergé et exploitée par lui.

VARIÉTÉS.

HISTOIRE DU CHOLÉRA-MORBUS
ÉPIDÉMIQUE A CONSTANTINOPLE EN 1848.

(*Suite.*) (1)

§ II.

Lorsque le choléra parut à Constantinople, les lieux infestés les plus voisins de cette ville étaient au nord-ouest, les ports méridionaux de la Crimée (136 à 190 lieues de 25 au degré) et à l'Est, les villes maritimes de Kérasoun et de Trébisonde (190 à 215 lieues).

Nous avons vu précédemment que l'épidémie éclata à Kertch et à Redout-Kalé le 20 août 1847, puis à Théodosie et à Trébisonde vers le 10 septembre, enfin à Symphéropol, chef-lieu de la Crimée, et à Akoutcha, point de cette dernière ville, vers le 10 octobre. Ainsi, dans l'espace de cinquante jours, presque toute la côte de la partie orientale de la Mer-Noire fut envahie par le fléau; et celui-ci n'aurait pas franchi en 1847 les points que nous venons de nommer, si, par un de ces bonds puissants à qu'il fait quelquefois, il n'était venu tomber tout-à-coup à Constantinople.

Qui expliquera pourquoi le choléra parut à Stamboul de préférence à Odessa, Toultza, Varna, Samsoun, Sinope et d'autres villes plus rapprochées des foyers pestilentiels et ayant avec eux non moins de communications ?

On ne peut pas dire cependant que les mesures quarantainaires aient été plus négligées à Constantinople que dans les autres échelles de la mer Noire. Des les premiers jours de septembre l'entrée du Bosphore fut fermée aux provenances des lieux où la maladie régnait. Hommes et effets furent soumis à une observation de dix jours dans le lazaret d'Anadoli-Kawak situé à près de cinq lieues de la capitale. Peu confiant dans l'efficacité des mesures quarantainaires contre le choléra, mais obligé de tenir compte de l'obscurité qui enveloppe encore le mode de propagation de cette maladie, le conseil supérieur de santé crut, par un scrupule honorable, ne devoir négliger aucun des moyens dont il pouvait disposer pour empêcher ou au moins pour retarder l'invasion du fléau.

Nous pourrons énumérer que les précautions en usage dans les quarantaines ont été aussi régulièrement appliquées à Constantinople qu'elles eussent pu l'être dans les lazarets les mieux disciplinés de l'Europe. Ainsi toutes communications directes entre cette ville et les lieux infestés furent suspendues, les navires n'y voile vers des ports russes ne se présenta avec des cholériques à bord ; mais deux fois, le 13 et le 21 septembre, les pyroscaphes qui desservent la ligne de Trébisonde à Constantinople apportèrent au lazaret de cette dernière ville des passagers atteints du choléra. Dans le premier cas il y eut 9 morts sur 11 malades, et trois seulement dans le second, sur 256 passagers. De ces derniers cholériques deux avaient succombé pendant la traversée et le troisième mourut le lendemain de son arrivée. Nous ajouterons que sept jours après, la maladie se déclarait dans le lazaret même sur quelques-uns des passagers ; mais il est digne de remarque que ces quatre individus provenaient de Trébisonde et qu'aucune autre des nombreuses personnes venues sur le même navire ne contracta la maladie.

Cependant quel fut le résultat de toutes ces précautions ? Ce qu'il a été et ce qu'il sera probablement toujours. Toute issues mises à part, un moment où l'on s'y attendait le moins, le choléra faisait son apparition au sein de la populeuse cité. Le premier cas officiellement constaté eut lieu le 24 octobre.

Avant de dire la manière dont l'épidémie se comporta à Constantinople, il est nécessaire de remonter plus haut et de rappeler les circonstances locales qui en ont procédé l'explosion.

Nous avons déjà fait observer que les années 1845 et 1846 avaient été, au climat excepté, d'un même temps que la Perse, la Turquie et les provinces méridionales de la Russie jouissaient d'un été remarquable par sa chaleur et sa sécheresse, la Chine orientale et l'Europe occidentale éprouvaient un froid et une humidité tout-à-fait exceptionnels. A Paris et à Londres la moyenne fut considérablement augmentée par cet état de l'atmosphère et des cas de choléra plus nombreux que de coutume en cette saison, jetèrent même un instant l'alarme dans la population des deux villes.

Bien que les conditions de l'atmosphère ne fussent pas les mêmes à Constantinople qu'en France et qu'en Angleterre, nous constatâmes cependant à la même époque une susceptibilité plus grande qu'à l'ordinaire dans les organes de la digestion, des diarrhées plus fréquentes, plus persistantes et accompagnées de douleurs plus vives.

Depuis la moitié du mois d'août 1846, le ciel fut plus variable ; de temps en temps il survint des orages accompagnés de pluie ; mais généralement le temps fut beau et doux jusqu'à la fin de l'année.

C'est sans doute sous l'influence de cette triple température que prirent naissance les nombreuses fièvres typhoïdes qu'on observa alors. La variole devint également fréquente. Nous n'avons pas oublié l'émotion pénible produite dans la colonie européenne par plusieurs cas de ce genre et surtout par la mort à jamais regrettable de M. Lelen, supérieur des Lazaristes et préfet apostolique, dont les hautes qualités lui avaient fait acquérir l'estime et les sympathies de tous. Cette affreuse maladie continua ses ravages jusqu'en 1847. Si nous consultons les registres nécrologiques de l'intendance sanitaire, nous trouvons qu'elle n'atteignit même son *maximum* d'expansion qu'en février, mois dans lequel 103 décès de variole furent déclarés parmi la population civile indigène. Le mois suivant eut encore 93 décès ; mais à partir de ce moment l'épidémie diminua d'intensité avec rapidité. En juillet, on ne constate que 34 décès et 16 seulement à la fin de l'année.

Concurrem ent avec la variole, régnait une autre épidémie bien moins redoutée, la coqueluche. Nous avons constaté l'apparition de celle-ci dès le mois de juin 1846. Bientôt d'abord dans les maisons les plus pauvres des quartiers grecs et musulmans, elle gagna pendant l'hiver les quartiers francs de Péra et de Galata où elle atteignit un grand nombre d'enfans et même des adultes. Cette maladie ne cessa qu'à la fin de mai 1847.

L'année 1847 fut toute différente de celle qui la précéda. Pendant les trois premiers mois il y eut trente jours pluvieux, cinq jours de neige et quatre tempêtes. Jusqu'à la fin de juin le vent fut très variable passant sans cesse du Nord au Sud et du Sud au Nord. Dans ces conditions météorologiques de cette saison fut assez élevée, cependant l'inconstance du temps, l'humidité de l'atmosphère, le passage rapide du chaud au froid produisaient dans l'organisme des oscillations analogues à celles du thermomètre et du baromètre. Aussi l'année 1847 fut-elle désastreuse pour la santé publique.

A la variole et à la coqueluche, produits de l'année précédente, s'ajouta la grippe. Cette affection régna sur toute la population pendant les mois de janvier, février, mars, avril et mai. Elle se montra tenace, rebelle aux traitements ; mais elle n'eut pas cependant ce type malin et ce caractère qui la rendirent si meurtrière dans les autres régions de l'Europe où elle sévit à la même époque. (1)

En même temps que la grippe, la fièvre intermittente fut très fréquente à Constantinople, beaucoup plus fréquente que les années précédentes. Ce n'est qu'à partir du mois de juin, mois d'octobre, c'est-à-dire jusqu'à l'apparition du choléra. Il est vrai que sa disparition coïncida avec des pluies abondantes; mais il n'est pas moins remarquable que les fièvres intermittentes diminuèrent notablement pendant toute la durée de l'épidémie pour reparaître ensuite plus nombreuses lorsque celle-ci eut complètement cessé.

Ordinairement le ciel est constamment pur pendant les mois de juillet et d'août ; cette époque de l'année se distingue par la constance des vents du nord-nord-est qui y règnent presque exclusivement pendant chaque matin. En 1847 il n'en fut pas ainsi. Les vents continuèrent à alterner du nord au sud ; des orages rafraîchirent l'atmosphère de temps en temps. Aussi la grippe qui aurait dû cesser au mois de juin, comme nous l'avions observé quatre ans auparavant, persista pendant les mois les plus chauds de l'année. Du moins nous croyons devoir considérer comme une continuation de l'*influenza*, la laryngite qui régna épidémiquement à cette époque (2).

Comme de coutume les affections gastro-intestinales devinrent fréquentes dans le courant de juillet et août. Tous les ans à pareille époque nous sommes habitué à traiter un grand nombre de diarrhées plus ou moins graves. Cependant nous observâmes cette année des particularités nouvelles. Nous fûmes surtout frappé de la facilité avec laquelle les fonctions digestives étaient troublées. Des personnes dont l'estomac était excellent, auxquelles la diarrhée était inconnue, éprouvaient avec surprise des dérangement d'entrailles et une faiblesse de digestion tout à fait insolites. Dans le courant du mois d'août et au commencement de celui de septembre, les cas de diarrhée chronique, chez lesquels cette maladie prit subitement et sans cause appréciable une forme sur-aiguë accompagnée de symptômes vraiment extraordinaires. Nous crûmes d'abord à une perforation intestinale, tant la douleur était vive, tant elle était promptement mortelle ; mais un examen plus attentif nous fit bientôt renoncer à cette opinion. Nous avouons franchement que nous ne nous sommes expliqué ces deux accidens qu'après l'apparition du choléra dans notre ville.

Nous ajouterons que des faits analogues frappèrent plusieurs de nos confrères. Nous nous rappelons particulièrement le cas d'une femme traitée à Orta-Keui par les Docteurs MacGuffock et Mellingen ; ces habiles praticiens hésitaient à qualifier du nom de choléra une maladie qui leur en offrait cependant les signes caractéristiques. Nous avons encore appris que plusieurs enfans périrent avec des symptômes cholériques, et nous savons positivement que notre honorable confrère, le Docteur Lago, a traité une petite fille atteinte du choléra.

Quoiqu'un mois d'août personne à Constantinople ne pensât au choléra épidémique, les faits précédens montrent cependant que déjà à cette époque une influence spéciale, cholérique, régnait sur les rives du Bosphore. Notre conviction personnelle est complète sur ce point, pour nous qui depuis huit années étudions avec un soin minutieux le caractère du climat et des maladies de ce pays.

(1) Cette épidémie de grippe consistait en un violent catarrhe bronchique avec toux, fièvre, angoisses et prostration des forces. Dans quelques cas cette maladie se compliqua souvent d'embarras gastriques avec prédominance de symptômes bilieux. Elle offrait un caractère inséhieux comparable à celui d'une fièvre intermittente larvée. Les émissions sanguines et les purgatifs échouaient également. Pendant les mois d'avril et mai on observa encore beaucoup de pleuro-pneumonies et de diarrhées, un grand nombre d'enfans eurent aussi la rougeole.

(2) Cette affection dont peu de personnes furent exemptes était caractérisée par une fièvre ardente qui ne durait guère que 24 à 48 heures, puis par une angine laryngée avec rougeur du pharynx, sans gonflement des amygdales ; avec déglution douloureuse, voix rauque, toux d'abord sèche et par quintes fréquentes, enfin bientôt accompagnée d'une expectoration épaisse. La toux persistait pendant deux à trois semaines, rarement la saignée fut nécessaire. Le repos et le lait calmaient cette affection.

Mais nous remarquâmes que cette influence, très apparente au mois d'août, cessa presque entièrement le mois suivant. Aussitôt après les pluies abondantes qui tombèrent à la fin de septembre, la santé publique éprouva une amélioration notable. L'énergie vitale se reveilla, les fonctions digestives s'exécutèrent mieux, un sentiment de bien-être succéda à la faiblesse et au malaise des jours précédens.

Ce changement dans l'état de la santé générale dut provenir de celui qui avait lieu dans l'atmosphère. Les personnes qui ont assisté aux fêtes splendides que Sa Hautesse le Sultan donnait alors à Dolmar-pacha, pour célébrer les noces de la princesse Adèle, doivent encore se rappeler la série d'orages, de pluies torrentielles qui arrivèrent si mal à propos.

Pendant le mois d'août le vent souffla vingt-un jours entre le Nord et le Nord-ouest et dix jours seulement entre le Sud et Sud-ouest. A partir de la fin de septembre la proportion des vents changea ; on ne compta dans le mois d'octobre que 17 jours de vent de Nord contre 13 jours de Sud et Sud-ouest. Cette simple différence dans la direction du vent apporta un trouble complet dans les autres conditions de l'atmosphère. Durant les six derniers jours de septembre, il tomba trois fois et en octobre sept fois plus d'eau que dans le mois d'août tout entier. Les variations du thermomètre ne furent pas moins grandes. Le sept août est instrument marquait 39 degrés de l'échelle centigrade. La température du mois entier avait été de 28°. 8. C'est aussi le maximum de deux degrés à celle du même mois depuis plusieurs années. Pendant les deux tiers du mois suivant la température moy-ne se maintient à 24°, 9 ; elle était encore de 24°, 4 le 21 septembre. Mais avec les pluies abondantes qui tombèrent le 22, le thermomètre descendit rapidement à 18°, 6 et la moyenne des neuf derniers jours de ce mois ne fut plus que de 18°, 4. Ces temps variables et pluvieux se continuèrent jusqu'à la fin de janvier avec l'abaissement progressif de la température.

Toutefois, si l'influence particulière que nous avons signalée avec une attention soutenue avait que l'atmosphère se fut refroidie, il paraît cependant que la cause occulte qui avait engendré les cas de choléra du mois d'août continuait à exister, puisque le 23 septembre nous voyons une dame de Péra près tout-à-coup de symptômes que les docteurs Lago et Warthuchler ont reconnus pour être ceux du véritable choléra asiatique, symptômes que la malade elle-même connaissait fort bien, car elle les avait déjà éprouvés à Vienne en 1831. Vingt-huit jours après on fait semblable fut observé à Orta-Keui sur une femme juive. Mais comme on le sait, les malades recouvrèrent la santé, les médecins, témoins de ces cas de choléra, évitèrent d'en parler publiquement.

Telles furent les circonstances locales qui précédèrent et favorisèrent l'apparit on du Choléra morbus dans les murs de Constantinople.

Personne ne pensait encore à l'épidémie qui nous menaçait lorsque le 24 octobre une jeune femme atteinte à l'office-maison de Galata succomba subitement après quelques heures de souffrances. Le rapport des médecins de l'intendance et l'autopsie cadavérique faite en présence des membres du conseil supérieur de santé ne permirent aucun doute sur la nature de la maladie (1).

Bientôt il ne fut bruit en ville que de cet événement. Alors, comme toujours, les passions s'agitèrent en sens inverse. Les uns s'effrayèrent outre mesure, les autres trouvèrent plus commode de nier la réalité du fait et poussèrent le scepticisme jusqu'à la mauvaise foi en disant que ceux dont ils ne pouvaient contester les connaissances. En cette occasion nous acquîmes la triste preuve des égaremens où la peur, l'esprit de contradiction et de dénigrement peuvent pousser certains hommes. Bien des personnes, même de l'art, rougiraient aujourd'hui de n'avoir pas été les premières et de la conduite blâmable qu'elles ont tenue à cette époque, si nous avions le courage de rappeler les attaques auxquelles le conseil supérieur de santé fut en but. Mais telle n'est point notre intention. Il y a des faiblesses humaines qu'il faut taire. Au reste, les mêmes scènes se reproduisirent à peu de temps à tous les lieux ; elles n'ont rien de particulier à Constantinople.

Ce qui contribua le plus à rendre beaucoup de gens incrédules, c'est que pendant une semaine ou ne constata aucun nouveau cas de choléra. Les plus raisonnables pouvaient croire que l'accident du 24 octobre était un fait isolé, mais d'ailleurs paraissait peu propice à l'éclosion de l'épidémie ; bientôt les esprits les plus timorés reprirent courage.

On commençait donc à plaisanter sur la prétendue erreur des intendans sanitaires lorsque le dernier jour d'octobre, vers midi, le choléra éclata comme une bombe au centre de Péra, on pourrait dire au milieu des rieurs. Un aubergiste italien, en proie, dit-on, à de graves chagrins, fut pris des premiers symptômes du mal à minuit. Pendant les 26 heures que dura son agonie il reçut la visite d'un grand nombre de ses compatriotes, qui avaient eu déjà l'occasion d'observer cette affreuse maladie ne parent la méconnaître.

Deux jours après, deux nouvelles attaques de choléra furent signalées à Galata, la première sur un marin anglais, la seconde sur un grec, *caïkdi* dans le port.

A partir de ce jour, les accidents cholériques allèrent se multipliant ; mais non pas d'une manière régulière et par voie d'expansion progressive. Au contraire la maladie se jouait de tous les calculs, sautait d'un point à un autre sans ordre, sans motif appréciable. Après avoir sévi dans un endroit pendant plusieurs jours, elle disparaissait tout-à-coup, puis y revenait pour l'abandonner de nouveau.

Afin de donner une idée de cette irrégularité dans la propagation du choléra, nous indiquerons pour les deux premiers mois, les diverses localités où il fit des victimes et le nombre de ces victimes tant dans la population civile que parmi les troupes de terre et de mer. Les points classés selon l'ordre que le fléau suivit pour les envahir.

(1) Les principaux symptômes observés par les médecins qui donnèrent leurs soins aux malades furent : diarrhées et vomissemens très fréquens avec coliques ; crampes dans les membres pelviens, refroidissement rapide des yeux, cyanose des ongles, frigidité du corps, suppression de la sécrétion urinaire, voix éteinte, cavernueuse; intelligence libre. Sept heures après la mort la chaleur du corps était revenue à un degré tel qu'on hésita à faire la section cadavérique. Celle-ci fit voir l'estomac et l'intestin remplis d'un liquide blanc, floconneux, sans aucune apparence de phlegmasie. Les mâchoires et les membres étaient fortement contractés ; la peau était ridée comme si elle était restée dans l'eau.

DATE.	LIEUX	DÉCÈS EN NOVEMB.	DÉCEMB.
24 octobre	Galata.	14	15
31	» Péra.	7	8
2 novemb.	Port marchand .	5	4
3	» Top-Hana . . .	2	6
4	» Tatavla.	2	4
»	» Kassem-Pacha .	3	6
»	» Sténia (port) . .	1	0
5	» Balat.	1	1
»	» Armaoui-Keui .	1	9
6	» Yéni-Cheyr . .	1	2
»	» Fanar.	2	1
11	Orta-Keui.	0	2
20	Hhas-Keui.	1	2
»	» Yéni-Serai. . . .	2	10
22	» Scutari	2	3
22	» Eski-Serai	8	9
23	» Port militaire . .	2	64
28	» Haidar-Pacha . .	6	14
7 décemb.	Kouleli	0	8
11	» Maltépé	0	8
12	» Djouhale.	0	3
14	» Baykdéré.	0	2
16	» Kousgoundjouk . .	0	7
»	» Prison de Stamboul	0	1
19	» Thérapia	0	5
20	» Alte-Mermer. . . .	0	8
»	» Daoud-Pacha . . .	0	2
»	» Iedi-Koulé	0	10
21	» Bébektin	0	2
23	» Edirné-Kapoucgoui	0	4
25	» Silivri-Kapoucgoui	0	1
28	» Psamatia.	0	2
31	» Sultan-Méhémet . .	0	1
		63	224

Ainsi le choléra fit des victimes dans 17 localités en novembre et dans 32 en décembre. Au début ses coups portèrent presqu'exclusivement sur la population grecque de Péra et de Galata. Mais à la fin du premier mois il se jeta sur les hôpitaux militaires et parait y avoir trouve un aliment plus à sa convenance. En effet, sauf les deux bourgs que nous venons de nommer, où il se montrait où même degré, nous le voyons en décembre se propager avec rapidité parmi la garnison, mais surtout dans les hôpitaux.

Nous signalerons plus particulièrement la manière dont le choléra se déclara sur la flotte et au village de Kousgoudjouk près de Scutari.

Le Docteur VERROLLOT.

(La suite à un prochain numéro.)

BULLETIN COMMERCIAL.

INTÉRIEUR.
CHANGES DE CONSTANTINOPLE.

6 NOVEMBRE 1849.

Londres.	110,
Marseille.	173,
Trieste	—

CHANGES DE SMYRNE.

2 NOVEMBRE 1849.

En Beschlicks.

Londres.	111, 111 1/2
Marseille	174, 174 1/2
Vienne	—
Trieste	410, 412
Hollande.	370,
Odessa.	20 3/4
Constantinople.	3 j. au pair

MOUVEMENT DU PORT.

BATEAUX A VAPEUR.

ARRIVÉES du 4 novembre.

SMYRNE. Bateau à vapeur ottoman, *Esseri-Kodet*, cap. G. Bianchi, avec march. diverses groups et passagers.

SMYRNE. Bateau à vapeur autr. *Perdinando*, cap. Pocovich , avec march. div., groups et passagers.

TRIESTE. Bateau à vapeur autr. *Germania*, cap. A. Bellen, avec marchandises diverses, groups et passagers.

LIVERPOOL. Bateau à vapeur anglais, *Hellespont*, cap. W. Watts, avec march. diverses, groups et passagers.

Du 8 novembre.

TRÉBISONDE. Bateau à vapeur angl. *Tagus*, c. J. Joy, avec marchandises diverses , groups et passagers.

DÉPARTS du 5 novembre.

SMYRNE. Bateau à vapeur français *Tartare*, cap D. Haureux, avec march. diverses groups et passagers.

ODESSA. Bateau à vapeur russe , l'*Odessa*, cap. Yeurgouni-off, avec marchandises diverses, groups et passagers.

MARSEILLE. Bateau à vapeur français de la Comp. ROSTAND, l'*Hellespont*, cap. Caboufigue, avec march. diverses , groups et passagers.

Du 6 novembre.

GALATZ. Bateau à vapeur autrichien, *Conte-Kolowrat*, cap. G. Moiret, avec marchand. diverses, groups et passagers.

SMYRNE. Bateau à vapeur otto. *Esseri-Kadet*, capitaine G. Bianchi, avec marchandises diver. groups et passagers.

Du 8 novembre.

TRÉBISONDE, Bateau à vapeur ottom. *Vatetas-Tofgaret*, cap. G. Clician, avec march. div. groups et passagers.

BATIMENS DE COMMERCE.

ARRIVÉES du 3 novembre.

LIVERPOOL. Sch. angl. *Sandets*, cap. T. Balley, charge de div. march. adressé à M. Skilizzi.

TROON. Trois-mâts autr. *Norona*, cap. L. Kersich, chargé de charbon de terre, à ordre.

MARSEILLE. Br. grec, *A. Andreas*, cap. I. Dejassis, chargé de div. march. adressé à M. Damaschino ; trois-mâts autr. *Ratgione*, cap. A. Jovanicich, chargé de div. march. adressé à M. Ivanciech.

RIO-JANEIRO. Sch. bamb. *Thomes*, cap. J. Schade, chargé de div. march. adressé à M. Balli.

LIVOURNE. Br. angl. *Charlotte*, cap. J. Middleton, en lest, à ordre ; trois-mâts aap. *Giovanni*, cap. M. Cacace, en lest, adressé à M. Arland.

ZANTE. Br. ion. *A. Spiridhonos*, cap. N. Kipriotis, chargé de briques, à ordre.